

— Si la prise de sang de demain est bonne, vous sortirez à midi.

La vieille dame, dans son lit d'hôpital, regarde Laura avec un sourire reconnaissant :

— Oh, docteur, vous n'imaginez pas le plaisir que vous me faites ! Je vais pouvoir aller à mon cours de danse du samedi soir !

— Tant que vous n'attrapez pas la fièvre ! répond la jeune femme avec un clin d'œil.

La patiente glousse.

— Est-ce que vous aurez besoin d'une ambulance ?

— Je vais appeler un de mes enfants ! Je vous remercie pour tout, docteur. Vous avez une belle équipe !

— Ce n'est pas encore la mienne, mais je leur transmettrai, ça leur fera plaisir.

Laura reste encore dans la chambre le temps de corriger les prescriptions et d'annuler la perfusion. La patiente en profite pour demander :

— Je suis surprise de vous voir encore ici à cette heure-ci ! Ne devriez-vous pas passer la soirée avec un amoureux ou à briser des cœurs ?

Laura sourit gentiment en retour :

— Pas de cœur brisé ni d'amoureux en vue, madame

Leclerc. Juste une petite soirée à laquelle je me rends en sortant d'ici... À demain !

—C'est encore vous, demain ?

—Eh oui, je suis d'astreinte pour le week-end ! Pas de repos pour les braves !

Elle sort de la chambre, range le classeur des prescriptions et pousse un soupir.

Maintenant qu'elle a fini son tour du soir, elle ne peut plus reculer l'échéance.

—Pourquoi ce soupir ?

Laura sursaute.

—Maggy ! ça ne va pas de surgir comme ça ?

L'infirmière fronce les sourcils de façon comique :

—D'abord, je ne surgis pas, ce n'est pas mon genre. Je m'avance à pas feutrés, je glisse, je m'élançe avec grâce, mais je ne surgis pas...

—Ça va, bougonne Laura, on a compris l'idée. Il n'empêche que tu m'as fait peur !

—C'est que tu étais dans tes pensées...

Maggy tapote sa montre avec insistance :

—Dans tes pensées au lieu d'être en train de te préparer pour sortir...

—Génial...

Devant ce manque d'enthousiasme, son amie répond :

—Je ne comprends pas, tu m'as bien dit que c'était tes copines d'enfance, tes meilleures amies, je trouve ça génial que vous organisiez des soirées retrouvailles !

—Je préférerais qu'on passe la soirée toutes les deux à la salle de gym. Ça ne te tenterait pas une petite comédie romantique en mangeant des chips ?

—Quelle efficacité : une séance de sport pour un paquet de chips !

—Tu comprends ce que je veux dire...

—Non, justement, on est colocataires ET on bosse ensemble, on se voit tout le temps !

—Plus pour longtemps.

—Arrête ! on est en juin, il te reste plus de quatre mois de stage. C'est une évidence pour tout le monde que le chef va te proposer un poste, vu que son assistant part en novembre et, même si tu ne veux pas rester dans le service, tu seras à Paris et on continuera à habiter ensemble. Donc j'en reviens à ma question : pourquoi es-tu encore là au lieu d'être au restaurant avec tes amies ? Ça fait combien de temps que vous essayez de la faire, cette soirée ?

—Ça, c'est sûr qu'entre leurs maris, le bébé de Fanny et mon emploi du temps, ça n'a pas été facile de trouver une date.

—Depuis que vous avez fixé ce dîner, tu traînes des pieds. À ta place, je serais heureuse de revoir mes amies et de profiter d'elles !

—Mais je suis contente de les voir, c'est juste que le mariage de Fanny est bientôt et qu'une fois le sujet épuisé, elles reviendront à leur deuxième sujet préféré...

—C'est-à-dire ?

—Moi.

—À cause de ta vie trépidante de médecin célibataire ?

—Plutôt parce que je suis la dernière célibataire du groupe et jusque-là « incasable ».

—En même temps, je les comprends : tu es belle comme un cœur, plutôt cool et toujours célibataire...

—Merci d'avoir évité le « mais ».

—Tu passes beaucoup trop de temps au travail, tu sors à peine, sauf pour aller avec moi à la salle de gym.

— Tu n’as pas le droit de faire ça ! proteste Laura.

— Faire quoi ?

— Dire « mais » sans le dire !

— *Mais*, insiste Maggy, il faut que tu te lâches un peu, ma chérie !

— Au moins, dit comme ça, ça me donne envie de me bouger les fesses ! Tandis qu’avec elles, j’ai l’impression d’être une pauvre chose désespérée qu’il faut sauver à tout prix.

— Tu exagères...

— Non, je t’assure, quand elles discutent des partis potentiels, j’ai le sentiment d’être un produit arrivé à la date de péremption. Elles se transforment en une sorte de monstre à trois têtes dans les yeux duquel brille une lueur de panique, et je les entends penser : *Avec quoi on va bien pouvoir la manger ? Ce serait trop dommage de la jeter.*

Maggy la fixe brièvement :

— Là, tu te moques de moi !

— Si peu, rigole Laura.

Maggy la tape.

— Hey !

— C’est comme ça que tu me remercies de te coacher ?

— Tu n’es pas vraiment un modèle de stabilité non plus... et on a le même âge.

— Je suis une nomade de l’amour. Que veux-tu, c’est dans mon caractère. Et, au moins, je rencontre des gens, je sors.

— Tu ne vas pas t’y mettre, toi aussi, Mme Leclerc m’a déjà fait des commentaires !

— Allez, ça suffit maintenant, si même les patients s’y

mettent, c'est qu'il est temps que tu bouges. Je ne veux pas te voir avant demain. Ouste !

Maggy pousse Laura, qui se met à sourire :

— Non mais je rêve, tu es en train de me mettre dehors ?

Une autre infirmière sort de la chambre voisine :

— Oui, il est temps, Maggy a raison, tu ne devrais pas être encore ici à cette heure... M. Armand est d'accord avec Mme Leclerc : tu ne devrais plus être encore ici à cette heure.

— Ne te cache pas derrière les patients !

— Mais je l'ai dit, c'est vrai, ajoute la voix étouffée du patient en question.

Laura se dirige finalement vers son vestiaire :

— Je rêve, c'est une coalition !

Puis elle ajoute avant de franchir la porte :

— Au fait, c'est bon pour la sortie de Mme Leclerc demain.

— DE-HORS!! la houspillent ensemble les deux infirmières, faisant sursauter l'aide-soignante qui les a rejointes.

Quand Laura ressort un quart d'heure plus tard, elle est vêtue d'une jolie robe noire toute simple. Ses cheveux brun roux sont attachés en un chignon lâche. Une touche de maquillage en plus et elle est transformée. Maggy, qui la voit sortir, pousse une exclamation :

— Ah, eh bien voilà, tu ressembles enfin à quelque chose !

— Merci, proteste Laura.

— Amuse-toi bien.

— À demain.

Et elle s'en va, sourire aux lèvres. C'est chouette d'avoir

pu trouver une amie comme Maggy. Le hasard fait bien les choses : en répondant à l'annonce que la jeune infirmière avait fait paraître dans le journal local, elle était loin d'imaginer que cela se passerait aussi bien... et c'était il y a presque un an. Finalement, peut-être qu'elle devrait tenter le coup pour trouver un petit ami...

Laura entre dans le petit restaurant où ses amies lui ont donné rendez-vous. L'endroit lui est d'emblée sympathique. De taille humaine, une décoration plutôt moderne, faite de bois blanc, de métal avec un peu de verdure, quelques tableaux en présentation sur les murs. Il y a même un perroquet dans une grande cage à côté de la caisse et un coin cosy avec des fauteuils club. Elle retire son manteau et aperçoit ses amies déjà installées à une table. Elle les rejoint. La clientèle semble plutôt jeune, la carte, affichée à l'ardoise au mur donne une touche d'originalité... Elle va peut-être se laisser tenter par un cocktail...

— Désolée, les filles, je suis un peu en retard.

Marie, Fanny et Julie se lèvent pour l'embrasser.

— Ce n'est pas grave, on t'a attendue pour commander le dîner...

— On t'a quand même pris un verre de vin.

— Ah... merci

Autant pour le cocktail...

— On était en train de parler de Sophie...

Laura s'assied et regarde le menu. Ses amies sont tout excitées :

— Tu sais, Sophie...

Elles attendent sa réaction. Sentant qu'elle doit réagir, elle lève la tête, par politesse :

— Non.

— Mais si, insiste Marie, elle était avec nous au lycée...

Laura secoue la tête. Julie renchérit, ravie :

— Celle qui ressemblait à une baleine !

— Elle avait un problème de poids, la coupe Laura agacée, ce n'est pas ça qui la définissait.

Julie lui tire la langue, espiègle :

— C'est pour que tu la resitues, et ça a fonctionné. Tu ne devineras jamais...

Laura la regarde d'un air las, puis passe sur Marie et Fanny, tout aussi impatientes. Roulements de tambours ! Avec un tel suspense, elle pourrait être fiancée à Georges Clooney que Laura n'en serait pas étonnée. *Ah ! c'est vrai*, se dit-elle in petto, *lui aussi s'est marié !*

— Je ne sais pas.

— Tu n'as même pas essayé, lui reproche Julie, boudeuse.

Laura capitule :

— Elle se marie ?

— Ouuuuuuu !

Le cri strident de Julie la fait sursauter.

— C'est incroyable : elle a perdu 25 kg et elle est fiancée à un homme charmant. Marie l'a rencontrée en faisant les courses avec Cédric.

— Il paraît qu'il a une petite fortune personnelle.

— C'est sûr que ce n'est pas pour déplaire.

— Tu crois qu'ils auront bientôt des enfants ?

— Je ne sais pas, mais, si ça se trouve, c'est déjà en route...

— C'est vrai que c'est quand même rapide, comme mariage.

Laura se tait, faisant délicatement tourner dans son verre le vin d'un rouge sombre, qu'elle n'a pas encore goûté. Le

flot de paroles circule autour d'elle sans l'atteindre, elle s'est réfugiée dans sa bulle, comme chaque fois que le sujet épineux du mariage est abordé, comme à chaque fois, en fait. Pourtant ses amies savent très bien où elle en est de sa vie amoureuse. Elle a régulièrement Marie au téléphone... moins ces dernières semaines, c'est vrai. Mais quand elles sont ensemble toutes les trois, c'est comme si elles formaient une seule entité, un seul monstre de questions qui n'attend qu'une chose : qu'elle se case pour connaître le même bonheur parfait qu'elles... Elle regarde ses amies une à une sans les entendre... Marie mariée à son premier amour, un homme extra qui la comble même lorsqu'elle joue à l'enfant gâtée, Fanny qui s'apprête à se marier avec un ancien collègue de travail et qui file le parfait amour, et Julie, Julie la capricieuse, pleine de vie et de contradictions, qui s'épanouit dans son rôle de jeune maman... Sont-elles aussi heureuses qu'elles semblent l'être? Sans doute... Pourquoi ne pourrait-elle pas se réjouir simplement de voir ses amies heureuses? Pourquoi ne pourrait-elle pas rire de leur attitude, les charrier, affirmer haut et fort qu'elle se sent bien comme elle est? Pourquoi accepter que ces réunions avec ses amies, qu'elle adore, soient devenues une corvée? Peut-être parce que la jeune femme indépendante qu'elle est subit beaucoup plus son célibat qu'elle ne veut bien l'avouer... Peut-être parce que clamer haut et fort qu'elle est heureuse ainsi ne serait que mentir, à ses amies comme à elle-même... Elle les voit se tourner vers elle. Visiblement, elles viennent d'épuiser le sujet « Sophie se marie » et elle sait très bien comment la conversation va évoluer :

— Et toi ?

Le silence se fait autour d'elle. Instinctivement, Laura relève le menton.

—Oui, c'est vrai, toi, tu en es où?

—Eh bien... commence Laura, cherchant comment formuler pour la énième fois depuis trois ans qu'elle n'a toujours pas de relation sérieuse, sans préciser qu'elle n'a pas eu de relation tout court...

Ses amies ne la laissent même pas finir sa phrase :

—Cédric m'a dit qu'un de ses collègues de bureau est célibataire... Il paraît qu'il est très mignon.

—Marie! Tu ne vas pas commencer à lui présenter des collègues de Cédric, elle va tomber sur un naze ennuyeux qui va encore la déguster des hommes!

—Encore? souffle Laura excédée.

Ses amies ne l'écoutent plus, le monstre à trois têtes vient de se réveiller.

—La dernière fois qu'on a rencontré un de ses collègues, il était gominé jusqu'à la moustache et, à mon avis, ce n'était pas les femmes qui l'intéressaient.

—Julie!! s'exclama Marie. Tu n'es qu'une langue de vipère. Moi au moins, j'essaie de présenter de nouvelles têtes à Laura.

—Tu parles, je serais à sa place, je prendrais mes jambes à mon cou.

—Vous savez, je rencontre aussi des gens... lance Laura.

À la salle de sport, il y a plein d'hommes suant à grosses gouttes.

—Tout le monde sait bien que Laura préfère les blonds...

—Ah bon? s'étonne l'intéressée.

Personne ne relève.

—J'en connais un très bien, mais il est un peu plus jeune...

Ses amies poursuivent, lancées :

— Je suis certaine que ce collègue de Cédric lui plairait. Il a une bonne situation.

— Mais j’y pense, Guy a une quantité de cousins, elle devrait pouvoir trouver son bonheur !

— Oh, Julie, s’ils sont aussi bien que ton chéri, ils devraient lui plaire.

— On pourrait organiser un dîner pour qu’elle puisse rencontrer du monde. Elle va bien finir par trouver, quand même !

Laura regarde la nappe. Elle se sent seule et lasse. Ses amies se fichent de savoir si elle écoute ou non, et cela l’agace de plus en plus. Elle finit par murmurer un peu bougonne :

— C’est ça, faites comme si je n’étais pas là, ça me rend les choses plus faciles. Et puis, il faut juste que j’attende que ça passe, dans cinq minutes, on va reparler de Sophie et de son maaagnifique mariage. Et puis, qui vous dit que je n’ai pas trouvé quelqu’un... ?

Laura ne remarque pas que le silence s’est fait autour d’elle.

— C’est vrai ça...

Elle se tait enfin, interpellée par la disparition du bruit de fond.

Ses trois amies, penchées sur la table, la fixent avec des yeux ronds. Laura se sent devenir toute petite et son visage prend une teinte cramoisie. Finalement, elles ont l’oreille fine quand elles veulent.

Laura est assise dans un grand fauteuil en cuir qui la fait paraître minuscule. Elle a troqué sa blouse pour un chemisier blanc et un pantalon taupe, fluide et élégant. Les coudes sur les genoux et le visage dans ses mains, elle semble désespérée et secoue la tête :

— Je l’ai fait, je l’ai fait, je l’ai fait, je l’ai fait... Je n’arrive pas à croire que je l’ai fait.

Face à elle, de l’autre côté du bureau, une femme de 40 ans est assise. Elle est plutôt austère, blonde, coiffée d’un chignon très strict, dont pas un cheveu ne dépasse. Ses lunettes en écaille lui mangent le visage, adoucissant à peine son regard bleu glacé, presque transparent. La première fois que Laura l’avait rencontrée, elle l’avait prise pour un robot ou un alien. Mais Marie, qui lui avait donné les coordonnées, avait éclaté de rire en lui disant qu’elle avait toujours eu trop d’imagination. Laura relève la tête. Aucun muscle du visage de la psychologue ne bouge quand elle l’incite à continuer d’une voix mécanique :

— Racontez-moi...

Le stylo est levé, prêt à griffonner et, sur le bureau, un mini magnétophone à l’ancienne tourne. Laura lâche brutalement :

— Qu’est-ce qu’il y a à raconter? Ma vie n’est qu’un énorme mensonge. Je me mens à moi-même quand je me

dis en rentrant que ce n'est pas si mal d'être seule. J'ai ma colocataire pour sortir si je veux, pour m'accompagner à la gym, au ciné, si elle n'est pas disponible, ce n'est pas grave, je reste à la maison. J'organise ma vie comme je l'entends. Je passe mon temps à me persuader que c'est un choix que j'ai fait. Mais la vérité, c'est que je me mens. Maggy me l'a encore reproché hier. Je ne fais rien en dehors de mon travail. Je sais que j'évite toutes les situations qui pourraient me faire rencontrer quelqu'un... de nouveau. Est-ce que j'ai peur de souffrir ? C'est possible. Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça, je n'ai pas pris le temps de chercher à comprendre, c'était plus facile de faire l'autruche. Mais l'autre soir...

Elle marque une pause et laisse sa tête retomber dans ses mains :

— J'ai franchi la limite que je m'étais juré de ne jamais franchir... J'ai menti à mes meilleures amies parce que... parce que pour une fois dans ma vie, j'ai pris conscience combien je me sentais vide, combien j'avais besoin de mordant, de piquant, combien j'avais envie d'avoir quelqu'un dans ma vie. L'ironie c'est que j'en suis arrivée là parce que je n'arrivais pas à leur mentir en affirmant que j'étais heureuse...

— Mmmh.

— Alors je leur ai dit que je sortais avec un garçon merveilleux. Que nous nous étions rencontrés parce que le livreur s'était trompé dans nos sandwiches, et que lorsqu'il est venu faire l'échange ça a été le coup de foudre.

Elle regarde sa psychologue avec un air affolé :

— Elles ne se sont même pas rendu compte que j'avais pris cette histoire dans *Nuit blanche à Seattle*... Mais qu'est-ce que je vais devenir ? Fanny l'a déjà invité à son mariage ! Et c'est dans un mois !!

Aucun mouvement sur le masque. La jeune femme désespérée laisse retomber sa tête dans ses mains en gémissant :

— Je n'ai même pas réussi à le dire à Maggy ! Quand elle m'a demandé comment s'est passée la soirée, j'ai esquivé...

À cet instant, le téléphone se met à sonner. Un rapide coup d'œil à l'appareil, et la psychologue décide de répondre :

— Excusez-moi une minute.

Elle pose son stylo et décroche :

— Christine Ford. Non, ce n'est pas possible tout de suite.

Puis elle ajoute, avec un soupçon d'agacement :

— Non, je suis en entretien. Tu peux bien attendre un peu, tout de même !

Elle consulte l'horloge murale et conclut froidement :

— Cinq minutes.

Elle raccroche.

— Où en étions-nous ?

— À ma vie qui n'est qu'un mensonge.

— Bien...

— Non, pas *bien* ! s'énerve Laura. « Bien », vous n'avez que ce mot à la bouche ! Vous trouvez ça normal de tuer sa vie personnelle à coups de salle de sport et d'heures sup' à l'hôpital ? Vous êtes là pour m'aider, pas pour m'enfoncer ! Vous devriez me dire que j'ai eu tort de mentir à mes meilleures amies, que je me mens à moi-même tous les jours en pensant que je suis heureuse toute seule !

— Vous n'avez visiblement pas besoin de moi pour vous enfoncer ! reprend sèchement la psychologue en fixant la porte sur le côté.

— Moi, ce que je voudrais, poursuit Laura sur sa lancée,

c'est trouver un compagnon à la fois fort et tendre, qui n'ait pas peur de moi ou de mon métier et qui sache me faire rire, dans l'intimité comme dehors. Quelqu'un qui me prenne par la main et qui me sorte sans me dire où l'on va. Un homme pour qui...

—Oui, oui, la coupe la psychologue en regardant sa montre avec insistance, c'est très bien tout cela, mais la séance est presque terminée. Je vous propose donc d'en reparler la semaine prochaine. Je vous laisse régler.

Laura, abasourdie, voit la psychologue se lever et sortir par la porte latérale. Elle n'a, semble-t-il, rien écouté. Abattue, elle sort son chéquier, griffonne le montant habituel et signe. Puis, mécaniquement, elle se lève et, au moment de déposer le chèque sur le bureau, elle remarque le magnétophone qui tourne encore. Un regard vers la porte où elle vient de disparaître et Laura se décide d'un sourire. Après tout, elle n'en est plus à une bourde près en ce moment et la tentation est bien trop forte !

Dans la pièce à côté, où Christine vient d'entrer, un jeune homme attend. Il a la trentaine et des yeux noisette. Ses cheveux châtons, bouclés, affleurent à peine sa nuque. On devine un charme insolent mais, à cet instant, son visage est dur et fermé. Il ne regarde pas la femme à ses côtés mais fixe Paris à travers la fenêtre.

—Allons, Marc, arrête, ne sois pas ridicule, voyons !

L'homme se tourne brusquement vers elle.

—Ridicule ! C'est le seul mot qui te vienne à l'esprit ? Je suis très sérieux au contraire, Christine : c'est terminé entre nous...

Elle tressaille.

— Ne parle pas si fort, je suis dans mon cabinet, des patients pourraient t'entendre !

Marc reprend sèchement :

— Ah, parce que tu as des patients, maintenant ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu ressembles plus à une commerciale qui exploite des clients qu'à une psychologue aidant des patients.

— De quel droit juges-tu mon travail ? Tu as un diplôme en psychologie peut-être ?

— Avoir un diplôme n'a jamais rendu meilleur. C'est ce que l'on fait de son savoir qui compte ! Ce que je vois c'est que tu ne sais pas écouter. Tu envoies de la poudre aux yeux qui ne résiste pas avec le temps. Tes patients ont probablement trop besoin de toi pour s'en rendre compte, c'est tout.

Elle se raidit :

— Puis-je savoir pourquoi tu es venu au cabinet si c'est pour m'insulter ?

— J'ai voulu éviter les débordements.

— Ce n'est pas mon genre...

Marc esquisse un sourire :

— Je sais...

— Tu reviendras.

— Non.

— C'est toi qui es venu me chercher pour ton livre...

— Oui. Et je me suis trompé. Quand nous avons été présentés, tu m'as plu physiquement, c'est vrai, et j'ai bêtement cru que ton métier te donnait cette sensibilité que je recherchais chez une femme pour m'aider à comprendre les autres femmes. J'ai mis trop de temps à comprendre que ce n'est pas la compassion qui te guide mais le pouvoir que ton métier te donne sur les autres.

— Mais toi et moi, on est pareils : ton métier te donne

aussi du pouvoir, tu utilises tes publications pour ta propagande personnelle, tu montres ton éclairage des choses, simplement tu refuses de l'admettre. Tu me trouves manipulatrice et sans cœur? Mais tu viens rompre à mon bureau pour éviter une scène. Cela s'appelle comment, d'après toi?

— Je ne suis pas comme toi. Je ne me sers pas des gens.

— Que tu nies cette part de toi ne veut pas dire qu'elle n'existe pas, sourit froidement Christine.

Marc ressent un désagréable frisson lui parcourir l'échine. Est-il possible qu'il ait cette part d'ombre? Non, elle le provoque. Il se connaît suffisamment. Elle le fixe avec un demi-sourire, sûre d'elle.

— Tu reviendras parce que tu as besoin de moi pour écrire ton livre...

— Mon livre parle des femmes d'aujourd'hui. C'est un hommage à ma mère et à toutes ces femmes qui doivent mener de front plusieurs vies, s'affirmer tout en restant féminines. Il n'y a pas de place pour les vampires qui se nourrissent de cette force pour exister!

Christine accuse le coup. Son sourire assuré a disparu. Marc reprend :

— C'est mon orgueil qui m'a empêché de partir plus tôt. J'avais du mal à admettre que j'avais pu autant me tromper sur quelqu'un.

Il se tourne enfin vers elle :

— J'ai déjà pris mes affaires chez toi. Je suis simplement passé te rendre tes clés. Je ne veux plus te voir.

— Tu ne peux pas me quitter comme ça!

Marc regarde cette femme qui a brièvement partagé sa vie. Son arrogance l'agace. Mais cette fois, il lui semble déceler quelque chose d'autre... de la peur? Un besoin de se rassurer sur ce qu'elle a à offrir? Il hésite, puis

capte un éclat de satisfaction dans ses yeux. Encore ce besoin de tout contrôler. Elle n'admet pas son départ et utilise tous les moyens pour le faire douter. Marc se décale d'un pas, agacé.

— Rends-moi mon magnéto qu'on en finisse avec cette mascarade !

— Ton magnéto ? suffoque la psychologue.

— Oui, celui que je t'ai prêté.

— J'en ai besoin pour mes consultations... Le mien est cassé, tu le sais bien !

— Tu t'en achèteras un autre.

— Alors c'est comme ça ? Tu vas jouer les écrivillons dans ton coin en continuant tes croquis minables dans ton mensuel débile ?

— J'écris surtout des articles pour ce mensuel débile, répond Marc parfaitement maître de lui-même.

Il lui tourne le dos pour signaler que la discussion est close. Elle se dirige lentement vers son bureau.

En poussant la porte, elle s'aperçoit que Laura est toujours là, debout en train de rassembler ses affaires. A-t-elle entendu ? Elle semble plutôt perdue dans ses pensées... Christine soupire intérieurement et se dirige vers la table pour récupérer l'appareil. Laura s'éclipse en marmonnant un au revoir précipité.

— Mademoiselle Davali ?

Laura repasse la tête par la porte :

— Oui ?

— On se revoit la semaine prochaine à la même heure ?

La jeune femme acquiesce.

— Le rendez-vous est déjà pris, mais ensuite...

La porte se referme avant que Laura ne finisse sa phrase :
— ... je ne vous reverrai plus.

Secouant la tête, incrédule, Laura passe devant la secrétaire, tentée d'annuler le prochain rendez-vous. À quoi bon continuer ? Mais elle se retient : c'est envers elle qu'elle a pris un engagement : « six séances pour voir »... elle ira jusqu'au bout.

Marc récupère l'appareil :

— Prends soin de toi, lâche-t-il avant de partir sans se retourner.

Dans le hall, en attendant l'ascenseur, il le range dans son sac. Il faudra qu'il achète des cassettes. Il travaille mieux quand il peut enregistrer ses idées à tout moment.